

ALSACIENS DU BOUT DU MONDE : AU JAPON

À Tokyo, Jérôme Finck suit l'Alsace de près

Originaire de Chalampé, Jérôme Finck, 39 ans, dirige les activités de fusions et acquisitions de la Banque Rothschild au Japon. S'il vit à Tokyo depuis douze ans et a épousé une Japonaise, il a gardé bien plus que des racines en Alsace où il a acheté une maison, mais aussi investi.

Textes : Laurent Bodin

Alsace Wine Club, société d'import de vin d'Alsace au Japon, c'était lui. Les salons de massage et d'esthétique Amassa en Alsace, c'est encore lui, associée avec une amie qui en assure la gestion. Depuis Tokyo où il était parti pour une mission de deux ans et où il vit depuis douze années, Jérôme Finck n'a pas coupé les liens avec l'Alsace. En témoigne l'achat d'une maison, dans le vignoble, à Kientzheim. « La commune où est situé le Ceeja », le Centre européen d'études japonaises d'Alsace, précise celui qui vient « quatre ou cinq fois par an en Alsace ». « J'ai beaucoup d'amour et d'intérêt pour la région, confie Jérôme Finck depuis son bureau d'un gratte-ciel de la capitale japonaise. Je me suis découvert français à Londres puis alsacien au Japon. C'est quand on est à l'étranger que l'on se découvre. »

Paris, Londres et Tokyo

Originaire de Chalampé, Jérôme Finck a fait ses études au lycée Lavoisier, à Mulhouse, avant d'enchaîner avec une année préparatoire au lycée Kléber, à Strasbourg, puis l'école de commerce Edhec, à Lille. Il débute sa carrière professionnelle, dans la finance, chez JP Morgan, à Paris, en 2000. Il part ensuite travailler à Londres, en même temps qu'il étudie à la London school of economics. L'Alsacien quitte JP Morgan pour une autre banque anglaise, qui l'envoie à Tokyo en 2005. Il y est toujours.

Depuis ses débuts, Jérôme Finck travaille dans le domaine de conseil en fusions et acquisitions transfrontalières. Une spécialisation qui l'a amené, en 2009, à co-fonder le bras armé de la Banque Rothschild au Japon, société



Originaire de Chalampé, Jérôme Finck dirige, depuis le 1^{er} avril 2017, les activités de fusions et acquisitions de la Banque Rothschild au Japon. De son bureau, il a une vue exceptionnelle sur la tour de Tokyo, réplique de la tour Eiffel. DR

dans laquelle la structure est officiellement intégrée depuis le 1^{er} avril 2017.

À l'approche de son 40^e anniversaire, Jérôme Finck est aujourd'hui « managing director » de la Banque Rothschild au Japon. À la tête d'une équipe d'une vingtaine de personnes, il conseille les grands groupes japonais sur les opportunités de fusions et acquisitions, en même temps qu'il intervient auprès des groupes étrangers

qui souhaitent investir au Japon. « Dans ce pays, les relations de confiance, dans le business, sont très importantes, plus qu'en France où les opportunités relationnelles transactionnelles sont plus fortes. Au Japon, il faut prendre le temps d'instaurer des relations de confiance. Le fait d'être ici depuis douze ans est un atout. C'est aussi valorisant car les gens reconnaissent votre mérite. Cela vaut le coup d'investir du temps et de l'énergie car il y a des retours »,

indique Jérôme Finck. Dans le cadre de ses activités professionnelles, il ne parle pas japonais. « Ce n'est pas un désavantage car tout le business se fait en anglais. Pour les affaires, il est important d'être précis. Pour cela, l'anglais est la langue commune. »

Jugeant le pays « super-sympa » et la qualité de vie à Tokyo « exceptionnelle », Jérôme Finck, qui travaille au cœur de la capitale japonaise et habite « à cinq minutes à pied », estime

pour autant qu'il est « difficile d'être réellement intégré. Il y a ici un sentiment insulaire, tout comme au Royaume-Uni. On est accepté et respecté, mais ce n'est pas simple... Il faut toujours garder cela en tête. Parfois, il peut y avoir une certaine frustration d'être là depuis longtemps et de ne pas être considéré comme un japonais. »

« Un sentiment insulaire »

Jérôme Finck indique d'ailleurs qu'il n'a « pas vocation à rester au Japon toute [sa] vie. C'est une expérience qui fait partie d'une carrière. Il est important de ne pas rester trop longtemps au même endroit. Sinon, on a tendance à se scléroser et ce n'est pas bon. Et quand on est au Japon, on a l'impression de ne pas être vraiment en Asie. Quand on se promène en Asie du Sud-Est ou en Chine, les différences de vie sont bien plus importantes qu'au Japon. » Le Haut-Rhinois d'origine est aussi diplômé de l'Insead (Institut européen d'administration des affaires, une école privée de management) en Chine et à Singapour, en plus de la France.

s'il y a toujours un vin alsacien dans un restaurant français, le grand public, au Japon, n'achète pas le vin qu'il ne connaît pas », note Jérôme Finck. Outre le vin, il a également investi dans les salons de beauté Amassa à Mulhouse, Hésingue et Altkirch. Mais pas seulement. « J'ai aussi investi dans l'immobilier, en rachetant notamment l'ancien bâtiment de la Caisse d'allocation maladie à Altkirch pour accueillir Amassa et aménager des logements afin que le business soit rentable... Je cherche d'ailleurs d'autres projets pour développer ça. »

« Fier des traditions alsaciennes »

Aujourd'hui à la retraite, les parents de Jérôme Finck, garagiste et institutrice, sont venus huit fois au Japon pour rendre visite à la famille. Le banquier est en effet marié à une Japonaise qu'il a rencontrée à Londres. Tous deux ont une fille de 7 ans prénommée Claire. « Un prénom qui se lit en anglais comme en japonais », explique Jérôme qui dit avoir « été fier des traditions alsaciennes quand [il a] découvert les traditions japonaises ».

L'une d'elle consiste à fêter les enfants lorsqu'ils ont 7 ans. « Claire a reçu en cadeaux un kimono et une petite poupée alsacienne. Là où je me suis rendu compte des traditions alsaciennes, c'est quand on a acheté cette maison dans le vignoble, là où les traditions sont probablement les plus fortes », résume Jérôme Finck qui fréquente peu l'association des Alsaciens de Tokyo. « Les Alsaciens que je côtoie, c'est essentiellement par le vin que les connais... », indique-t-il. Attaché à ses racines, donc, mais surtout pas nostalgique de l'Alsace.

Bernard Dechoux en pleine immersion

Au Japon depuis 2001, le Mulhousien Bernard Dechoux, qui dirige le centre technique du groupe Autoliv, désormais Veoneer, à Yokohama, ne voit pas son avenir en France.

Bernard Dechoux vit en immersion à Yokohama, la deuxième ville du Japon (3,7 millions d'habitants), depuis 2004. « Je suis probablement le seul occidental de mon quartier », sourit le quadragénaire qui vient deux fois par an en France : l'hiver à Colmar, l'été en Bretagne. Au Japon, il est le directeur du centre technique d'Autoliv, désormais Veoneer, le premier groupe mondial (72 000 salariés) d'équipements de sécurité automobile. Réparties entre Yokohama et Hiroshima, quelque 200 personnes sont rattachées à ce centre. Y sont traités tous les projets clients au Japon et tous les dossiers en lien avec la partie électrique : sécurités actives, caméras, radars et boîtiers électroniques qui mettent en jeu airbags et ceintures.

« Un choix professionnel et affectif »

Après une scolarité à Sausheim puis au lycée Montaigne à Mulhouse, Bernard Dechoux a obtenu son diplôme à l'École nationale supérieure des arts et métiers avant d'effectuer son service militaire à l'École navale. En 1993, l'ingénieur rejoint Autoliv. Responsable d'équipe sur le site normand, il prend la direction de l'Australie en 1998. Trois ans plus tard, il rejoint le Japon, prenant notamment la direction de la division générateurs de gaz pour airbags. En 2004, année où il rencontre son épouse japonaise, il est nommé à Yokohama. « Un choix professionnel et affectif », raconte Bernard Dechoux qui « ne pense pas finir » sa carrière au Japon. Il y est « au moins pour encore deux ou trois ans ». Avant un retour en France ? « J'ai plutôt l'idée d'aller en Suède. Il y a pas mal d'activités là-bas et les gens sont intéressants sur le plan social. C'est un modèle qui m'attire plus que celui des États-Unis. »

Pourquoi pas la France ? « Je ne suis pas sûr de me retrouver dans le mode de fonctionnement qui prévaut en France. Professionnellement, il faudrait une fonction globale. Et personnellement, le Japon correspond plus à mes valeurs intrinsèques. Chaque fois que je rentre en France, je suis surpris par un certain laxisme... On le voit dès l'aéroport ! Une bonne organisation, comme au Japon, enlève un fort niveau de stress. Ici, l'environnement est facile à vivre », assure Bernard Dechoux qui, après avoir passé ses 18 premières années en Alsace, distingue la région avec le reste de la France. « L'histoire et la culture locale font que les Alsaciens sont différents, dans leur comportement et leur fonctionnement. Cela se voit aux résultats économiques. Mais depuis que je suis au Japon, je suis plus intéressé par les japonais que par les Alsaciens ! »



Bernard Dechoux travaille depuis 2001 pour Autoliv Japon. Photo L'Alsace/Laurent Bodin

Au quotidien, quand ce n'est pas l'anglais, Bernard Dechoux parle japonais. « Nos clients veulent que l'on parle leur langue. Toutes les réunions avec les constructeurs automobiles ont lieu en japonais. C'est intéressant dans le job », raconte l'Alsacien dont l'activité est composée « pour un tiers de gestion financière et pour deux tiers de technique, management et gestion de projet ».

« Il y a ici une forte cohésion sociale »

Comme beaucoup de cadres, les journées sont longues. « Pour les japonais, travailler 50 heures par semaine n'a rien d'extraordinaire ! La règle, c'est 40 heures. Mais faire entre 20 et 40 heures supplémentaires par mois n'est pas exceptionnel. Il y a au Japon une forte cohésion sociale, note Bernard Dechoux. Tout est basé sur le système éducatif, extrêmement formaté. Les japonais ont peu de latitude pour développer l'individualisme. Ils se conforment au groupe. Par leur éducation, ils sont très disciplinés. »

L'Alsacien estime que « le mode de pensée de la société japonaise est organisé autour du travail. L'engagement professionnel est très important et la vie familiale est articulée de façon à supporter la vie professionnelle. Le niveau moyen d'engagement des différentes équipes est plus fort qu'ailleurs. L'attention au détail et le respect de la hiérarchie aussi. »

Laurent Delgrande : « Je me sens alsacien »

Né à Colmar, Laurent Delgrande, analyste chez Arcus Research, est passé par Londres, Bruxelles et Tokyo. C'est au Japon qu'il se sent le mieux... avec le cœur en Alsace.

Laurent Delgrande n'a vécu que sept ans en Alsace. Né à Colmar en 1971, il a suivi son père, fonctionnaire européen, à Bruxelles, dès l'âge de 7 ans. Quatre décennies plus tard, depuis Tokyo, Laurent Delgrande n'en démords pas : « Je me sens alsacien, même si je passe mes vacances en Belgique. Ma petite enfance a été marquée par l'Alsace. Il y a une telle qualité de vie, un savoir-vivre... Les paysages, notamment cette belle campagne alsacienne, me manquent. » Preuve de sa sincérité, Laurent Delgrande a adhéré à l'association Alsace Japon.

L'Alsace et la France, Laurent Delgrande les a quittées il y a quatre décennies, d'abord pour Bruxelles donc, où il a vécu jusqu'à l'âge de 16 ans avant de partir à Tokyo, toujours pour suivre son père muté. Après une terminale au lycée français de Tokyo et alors que nombre de ses camarades retrouvaient la France, Laurent Delgrande parie sur le Japon dont l'avenir, en 1989, paraît prometteur. À l'université privée Sophia, une des cinq grandes écoles au cursus international, l'Alsacien de naissance passe une licence d'économie avec, pour deuxième spécialité, l'étude de la langue japonaise.

Lorsqu'il arrive sur le marché de l'emploi en 1993, la bulle économique japonaise a éclaté et la situation est difficile. Il a « envoyé beaucoup de lettres dans les domaines les plus divers et fait du porte-à-porte », avant d'être embauché par la société de courtage anglaise Kleinwort Benson. Son poste ? Analyste du secteur des entreprises de chemin de fer, pour la plupart privées et



Né à Colmar, Laurent Delgrande tient à ses racines alsaciennes. Photo L'Alsace/Laurent Bodin

cotées en bourse. Une activité par la suite étendue aux secteurs de la logistique et du transport aérien et maritime.

Tokyo puis Bruxelles, Londres et... Tokyo

En 2000, il entre chez Lehman Brothers où il s'occupe du secteur des télécoms. Conseil aux sociétés de gestion, rapports sur les entreprises, leurs perspectives de profits, leur stratégie... Libre ensuite aux sociétés de gestion de suivre, ou pas, les recommandations.

En 2002, Laurent Delgrande passe de l'autre côté du miroir. Au sein de la société de gestion américaine Fidelity Investments, il ne rédige plus les rapports, mais les analyse dans le cadre de la gestion de portefeuille de ses clients. « Mon rôle est alors de prendre des décisions sur les différents secteurs de marché, à l'intérieur des titres, idéalement de 60 à 100, relativement diversifiés, qui composent un portefeuille », raconte l'intéressé qui a alors « une vue générale sur l'économie japonaise et la manière dont elle s'intègre ».

L'aventure prend fin en 2010. Laurent Delgrande quitte l'industrie financière et l'Asie pour rejoindre la Belgique. Après deux années sabbatiques, il rebondit à Londres, chez T Rowe Price, en tant qu'analyste. C'est à la City qu'un ancien collègue, associé de la société Arcus Research alors en quête d'un analyste généraliste à la bourse de Tokyo, vient le chercher fin 2016. « Un retour que je pense définitif », analyse Laurent Delgrande, qui ajoute que ses enfants souhaitaient revenir étudier à l'université au Japon.

« C'est un pays agréable à vivre qui allie sécurité, efficacité... Les gens sont serviables. C'est un pays très orienté service ! La qualité de vie est bonne, résume le Français dont l'épouse, japonaise, souhaitait aussi revenir. Les japonais, habitués à l'efficacité de leur pays, ont du mal à s'expatrier, surtout en Europe où existent des dysfonctionnements organisationnels. Le Japon est plus centré sur le groupe, moins individualiste que l'Europe. » Le cœur alsacien de Laurent Delgrande continuera donc de battre encore longtemps au pays du Soleil Levant.